



AU SERVICE DES ORTHODOXES DE LANGUE FRANÇAISE

LECTURES DE ST SYMÉON

SEMAINE DE L'ASCENSION 2025

ASCENSION DE NOTRE SEIGNEUR, DIEU ET SAUVEUR JESUS-CHRIST

Tropaire

Tu T'es élevé dans la gloire, ô Christ notre Dieu,
ayant par la promesse du Saint-Esprit
rempli de joie tes disciples affermis par ta bénédiction ;
car Tu es le Fils de Dieu, le libérateur du monde.

Kondakion de l'Ascension

Ayant accompli ton dessein de salut pour nous,
et uni ce qui est sur terre à ce qui est aux cieux,
Tu T'es élevé dans la gloire, ô Christ notre Dieu,
sans nullement nous quitter, mais en demeurant inséparable de nous
et clamant à ceux qui T'aiment :
Je suis avec vous et personne ne prévaudra contre vous.

Actes des Apôtres :

Ch. Ier, 1-12 Cher Théophile, dans mon premier livre, j'ai parlé de tout ce que Jésus a fait et enseigné, depuis le moment où il commença, jusqu'au jour où il fut enlevé au ciel, après avoir, par l'Esprit Saint, donné ses instructions aux Apôtres qu'il avait choisis. C'est à eux qu'il s'est présenté vivant après sa Passion ; il leur en a donné bien des preuves, puisque, pendant quarante jours, il leur est apparu et leur a parlé du royaume de Dieu.

Au cours d'un repas qu'il prenait avec eux, il leur donna l'ordre de ne pas quitter Jérusalem, mais d'y attendre que s'accomplisse la promesse du Père. Il déclara : « *Cette promesse, vous l'avez entendue de ma bouche : alors que Jean a baptisé avec l'eau, vous, c'est dans l'Esprit Saint que vous serez baptisés d'ici peu de jours.* » Ainsi réunis, les Apôtres l'interrogeaient : « *Seigneur, est-ce maintenant le temps où tu vas rétablir le royaume pour Israël ?* » Jésus leur répondit : « *Il ne vous appartient pas de connaître les temps et les moments que le Père a fixés de sa propre autorité. 8 Mais vous allez recevoir une force quand le Saint-Esprit viendra sur vous ; vous serez alors mes témoins à Jérusalem, dans toute la Judée et la Samarie, et jusqu'aux extrémités de la terre.* » Après ces paroles, tandis que les Apôtres le regardaient, il s'éleva, et une nuée vint le soustraire à leurs yeux.

Et comme ils fixaient encore le ciel où Jésus s'en allait, voici que, devant eux, se tenaient deux hommes en vêtements blancs, 11 qui leur dirent : « Galiléens, pourquoi restez-vous là à regarder vers le ciel ? Ce Jésus qui a été enlevé au ciel d'après de vous, viendra de la même manière que vous l'avez vu s'en aller vers le ciel. »



Alors, ils retournèrent à Jérusalem depuis le lieu-dit « mont des Oliviers » qui en est proche, – la distance de marche ne dépasse pas ce qui est permis le jour du sabbat.

Évangile de l'Ascension de Notre Seigneur, Dieu et Sauveur Jésus-Christ

Luc XXIV, 36-53 Comme ils en parlaient encore, lui-même fut présent au milieu d'eux, et leur dit : « *La paix soit avec vous !* » Saisis de frayeur et de crainte, ils croyaient voir un esprit. Jésus leur dit : « *Pourquoi êtes-vous bouleversés ? Et pourquoi ces pensées qui surgissent dans votre cœur ? Voyez mes mains et mes pieds : c'est bien moi ! Touchez-moi, regardez : un esprit n'a pas de chair ni d'os comme vous constatez que j'en ai.* »

Après cette parole, il leur montra ses mains et ses pieds.

Dans leur joie, ils n'osaient pas encore y croire, et restaient saisis d'étonnement. Jésus leur dit : « *Avez-vous ici quelque chose à manger ?* » Ils lui présentèrent une part de poisson grillé qu'il prit et mangea devant eux.

Puis il leur déclara : « *Voici les paroles que je vous ai dites quand j'étais encore avec vous : Il faut que s'accomplisse tout ce qui a été écrit à mon sujet dans la loi de Moïse, les Prophètes et les Psaumes.* » Alors il ouvrit leur intelligence à la compréhension des Écritures. Il leur dit : « *Ainsi est-il écrit que le Christ souffrirait, qu'il ressusciterait d'entre les morts le troisième jour, et que la conversion serait proclamée en son nom, pour le pardon des péchés, à toutes les nations, en commençant par Jérusalem. À vous d'en être les témoins. Et moi, je vais envoyer sur vous ce que mon Père a promis. Quant à vous, demeurez dans la ville jusqu'à ce que vous soyez revêtus d'une puissance venue d'en haut.* »

Puis Jésus les emmena au dehors, jusque vers Béthanie ; et, levant les mains, il les bénit. Or, tandis qu'il les bénissait, il se sépara d'eux et il était emporté au ciel.

Ils se prosternèrent devant lui, puis ils retournèrent à Jérusalem, en grande joie.

Et ils étaient sans cesse dans le Temple à bénir Dieu.

Homélie patristique prononcée par Grégoire le Grand le 24 mai 591

En ce temps-là, Jésus apparut aux Onze pendant qu'ils étaient à table ; et il leur reprocha leur incrédulité et leur dureté de cœur, parce qu'ils n'avaient pas cru ceux qui l'avaient vu ressuscité. Et il leur dit : "Allez dans le monde entier ; prêchez l'Évangile à toute créature. Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné. Et voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom ils chasseront les démons, ils parleront de nouvelles langues, ils prendront en main des serpents, et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera aucun mal. Ils imposeront les mains sur les malades, et ceux-ci seront guéris."

Après leur avoir ainsi parlé, le Seigneur Jésus s'éleva au ciel ; et il siège à la droite de Dieu. Pour eux, ils s'en allèrent prêcher en tout lieu, le Seigneur travaillant avec eux et confirmant la Parole par les signes qui l'accompagnaient.

Le retard qu'ont mis les disciples à croire en la Résurrection du Seigneur n'a pas tant été de leur part une infirmité que pour nous, si j'ose dire, le gage de notre future fermeté. En effet, à cause de leur doute, cette Résurrection a été démontrée par des preuves nombreuses ; et découvrant ces preuves à la lecture, c'est par les doutes mêmes des disciples que nous sommes affermis. Marie-Madeleine, qui a cru plus vite, m'a été moins utile que Thomas, qui a douté longtemps. Car lui, dans son doute, a touché les cicatrices des plaies, ôtant ainsi de notre cœur la plaie du doute.



Pour mieux nous persuader que le Seigneur est vraiment ressuscité, il nous faut noter ce que Luc rapporte : "Comme il était à table avec eux, il leur recommanda de ne pas s'éloigner de Jérusalem." (1). Et un peu après : "Tandis qu'ils le regardaient, il fut élevé, et une nuée le déroba à leurs yeux." (2). Observez ces paroles, remarquez bien le mystère : "Comme il était à table avec eux... il fut élevé." Il mange et il monte : il se nourrit pour faire connaître qu'il a une chair véritable.

Quant à Marc, il rappelle qu'avant de monter au ciel, le Seigneur a repris ses disciples pour leur dureté de cœur et leur incrédulité. Nous devons considérer ici que si le Seigneur a choisi, pour réprimander ses disciples, le moment où il les quittait corporellement, c'est afin de graver plus profondément dans le cœur de ses auditeurs les paroles qu'il prononçait en partant.

Écoutons ce qu'il demande aux disciples après leur avoir reproché leur dureté : "Allez dans le monde entier ; prêchez l'Évangile à toute créature."

Fallait-il donc, mes frères, prêcher le Saint Évangile à des objets inanimés, ou à des animaux sans raison, pour que le Seigneur dise ainsi à ses disciples : "Prêchez à toute créature." Non, bien sûr ! C'est l'homme qu'on désigne par l'expression "toute créature". Car si les pierres existent, elles ne vivent pourtant pas, et elles n'ont pas de sensations. Si les herbes et les arbres existent, s'ils vivent même, ils n'ont cependant pas de sensations ; ils vivent, dis-je, non par un souffle animal, mais par une force végétale, puisque Paul affirme : "Insensé ! Ce que tu sèmes ne reprend pas vie s'il ne meurt auparavant." (3). Ce qui meurt pour reprendre vie, vit donc. Ainsi, les pierres existent, mais elles ne vivent pas. Les arbres existent, ils vivent, mais ils n'ont pas de sensations ; les animaux sans raison existent, ils vivent, ils ont des sensations, mais ils ne peuvent juger. Les anges, eux, existent, ils vivent, ils ont des sensations et ils peuvent juger. Or l'homme possède en lui quelque chose de chacune de ces créatures : être lui est commun avec les pierres, vivre avec les arbres, avoir des sensations avec les animaux, comprendre avec les anges. Si donc l'homme a quelque chose de commun avec toute créature, il est en quelque manière toute créature. Par conséquent, prêcher l'Évangile au seul homme, c'est le prêcher à toute créature, puisque c'est l'enseigner à celui pour qui tout sur terre a été créé, et à qui rien de ce qui existe n'est étranger, du fait qu'il présente quelque similitude avec tout le reste.

L'expression "toute créature" peut aussi désigner toutes les nations païennes. En effet, si le Seigneur avait commencé par dire : "N'allez pas vers les païens" (4), il ordonne maintenant : "Prêchez à toute créature." La prédication des apôtres, que les Juifs avaient d'abord repoussée, nous est ainsi venue en aide, dès lors que ces orgueilleux, en la rejetant, ont témoigné de leur damnation. Et quand le Christ, qui est la Vérité, envoie les disciples prêcher, il ne fait rien d'autre que d'y répandre la semence dans le monde. Il n'envoie que quelques graines en semences, pour recueillir en retour les fruits de moissons abondantes issus de notre foi. Car une si grande moisson de fidèles n'aurait pu lever sur le monde entier, si la main du Seigneur n'avait fait venir, sur la terre des intelligences, ces graines de choix que sèment les prédicateurs.

Le texte poursuit : "Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé ; celui qui ne croira pas sera condamné." Peut-être chacun se dit-il en lui-même : "Moi, maintenant, j'ai cru, et donc je serai sauvé." Il dit vrai, si sa foi inclut les œuvres. Car une foi véritable exige qu'on ne contredise pas dans sa conduite ce qu'on affirme par ses paroles. C'est pourquoi Paul déclare à propos de certains faux fidèles : "Ils font profession de connaître Dieu, mais ils le renient par leurs actes." (5). Et Jean : "Celui qui dit connaître Dieu, mais ne garde pas ses commandements, est un menteur." (6). Puisqu'il en est ainsi, c'est en examinant notre vie que nous devons vérifier la vérité de notre foi. En effet, nous ne

sommes vraiment croyants que si nous accomplissons en nos œuvres ce que nous promettons en nos paroles. Le jour de notre baptême, nous avons promis de renoncer à toutes les œuvres et à toutes les séductions de l'antique ennemi. Que chacun d'entre vous se considère donc lui-même avec les yeux de l'esprit : si après le baptême, il garde ce qu'il avait promis avant le baptême, qu'il soit certain d'être un [vrai] croyant, et qu'il se réjouisse. Mais s'il est tombé en commettant de mauvaises actions ou en désirant les séductions de ce monde, il n'a pas gardé ce qu'il avait promis. Voyons s'il sait pleurer maintenant ses égarements. Car devant le Juge miséricordieux, celui qui revient à la vérité ne passe pas pour un menteur, même après avoir menti : le Dieu tout-puissant, en recevant volontiers notre pénitence, couvre lui-même nos égarements par sa sentence.

Le texte poursuit : "Et voici les signes qui accompagneront ceux qui auront cru : en mon nom ils chasseront les démons, ils parleront de nouvelles langues, ils prendront en main des serpents, et s'ils boivent quelque breuvage mortel, il ne leur fera aucun mal. Ils imposeront les mains sur les malades, et ceux-ci seront guéris."

Cela, mes frères, vous ne le faites pas ; est-ce à dire que vous ne croyez pas ? Non, bien sûr ! Ces signes ont été nécessaires au début de l'Église. La foi, pour croître, devait alors en être nourrie. Nous aussi, quand nous plantons des arbres, nous leur versons de l'eau jusqu'à ce que nous ayons constaté qu'ils ont repris ; mais une fois leurs racines fixées en terre, nous cessons de les arroser. D'où le mot de Paul : "Les langues sont un signe, non pour les croyants, mais pour les incroyants" (7).

À propos de ces signes et de ces manifestations, il nous reste quelque chose à considérer de plus près : c'est que la sainte Église opère spirituellement chaque jour ce qu'elle opérait corporellement par les apôtres en leur temps. En effet, que font les prêtres de l'Église quand ils exorcisent les fidèles en leur imposant les mains, et qu'ils interdisent aux esprits malins d'habiter dans leur âme ? Que font-ils, sinon chasser les démons ? Et que font les fidèles lorsque délaissant les paroles mondaines de leur vie passée, ils proclament les saints mystères et chantent tant qu'ils peuvent les louanges et la puissance de leur Créateur ? Que font-ils, sinon parler de nouvelles langues ? Et ne prennent-ils pas en main des serpents quand ils enlèvent le mal du cœur des autres en les exhortant au bien ? Et lorsqu'ils entendent des conseils empoisonnés sans se laisser pourtant entraîner à de mauvaises actions, n'est-ce pas là boire un breuvage mortel, mais sans qu'il leur fasse de mal ? Et que font les hommes qui, dès qu'ils voient leur prochain faiblir dans l'accomplissement des bonnes actions, volent à son secours de toutes leurs forces, et raffermissent par l'exemple de leurs œuvres la vie de ceux dont le comportement devenait chancelant ? Que font-ils, sinon imposer les mains sur les malades pour qu'ils soient guéris ?

Ces miracles sont d'ailleurs d'autant plus grands qu'ils sont spirituels, d'autant plus grands que ce ne sont pas des corps, mais des âmes qu'ils régénèrent. Et ces signes-là, frères très chers, vous-mêmes, en vous plaçant sous la gouverne de Dieu, vous pouvez les accomplir si vous le voulez. Les signes extérieurs ne peuvent obtenir la vie à ceux qui les opèrent. Car si ces miracles corporels manifestent parfois la sainteté, ils ne la font pas exister. Au contraire, les miracles spirituels, qui se réalisent dans l'âme, ne manifestent pas au-dehors la vertu de notre vie, mais ils font exister cette vertu. Si même des gens mauvais sont capables des premiers, seuls les bons peuvent jouir du fruit des seconds. D'où ce mot de la Vérité à propos de certains hommes : "Beaucoup me diront en ce jour-là : Seigneur, Seigneur, n'est-ce pas en votre nom que nous avons prophétisé, en votre nom que nous avons chassé les démons, et en votre nom que nous avons fait beaucoup de miracles ? Alors je leur affirmerai avec assurance : Je ne vous connais pas ; éloignez-vous de moi, artisans d'iniquité" (8).

N'aimez donc pas, frères très chers, ces signes que les réprouvés peuvent eux aussi réaliser. Mais aimez ceux dont nous venons de parler, les miracles de charité et de piété, qui sont d'autant plus sûrs qu'ils sont cachés, et d'autant mieux récompensés du Seigneur qu'ils sont moins glorifiés des hommes.

Le texte poursuit : "Après leur avoir ainsi parlé, le Seigneur Jésus s'éleva au ciel ; et il siège à la droite de Dieu."

Nous savons par l'Ancien Testament qu'Élie a été ravi au ciel (9). Mais outre le ciel aérien, il y a le ciel éthéré. Le ciel aérien est proche de la terre : ainsi, nous parlons des oiseaux du ciel, parce que nous les voyons voler dans les airs. Or c'est dans ce ciel aérien qu'Élie a été élevé pour être conduit soudainement dans une région secrète de la terre, où il vit dans un grand repos de la chair et de l'esprit jusqu'à ce qu'il revienne à la fin du monde et acquitte sa dette envers la mort. S'il a en effet remis sa mort à plus tard, il n'y a pas échappé. Notre Rédempteur, au contraire, n'ayant pas remis sa mort à plus tard, en a été vainqueur ; il a détruit la mort en ressuscitant, et manifesté la gloire de sa Résurrection en montant au ciel. Il faut encore noter qu'Élie, d'après ce que nous lisons, est monté au ciel dans un char : cela montrait bien que n'étant qu'un homme, il avait besoin d'une aide extérieure. Ces secours et les signes qui nous les révèlent sont le fait des anges : Élie, appesanti qu'il était par la faiblesse de sa nature, ne pouvait monter par lui-même au ciel, fût-ce le ciel aérien. Quant à notre Rédempteur, on ne lit pas qu'il fut élevé par un char ou par les anges : celui qui avait tout créé n'avait besoin que de sa propre puissance pour se voir porté au-dessus de tout. Il s'en retournait là où il était déjà ; il s'en revenait de là où il demeurerait, puisque lors même qu'il montait au ciel par son humanité, il contenait à la fois la terre et le ciel par sa divinité.

De même que Joseph, vendu par ses frères, a figuré la vente de notre Rédempteur, Enoch, transporté (10), et Élie, élevé au ciel aérien, ont symbolisé l'Ascension du Seigneur. Ainsi, le Seigneur eut des précurseurs et des témoins de son Ascension, l'un avant la Loi, l'autre sous la Loi, pour que vînt un jour celui qui serait capable de pénétrer vraiment dans les cieux. D'où l'ordre qui existe entre l'élévation du premier et celle du second, lesquelles se distinguent par une certaine gradation. Car on nous rapporte qu'Enoch fut transporté, et Élie élevé au ciel, pour que vînt ensuite celui qui, sans être ni transporté ni élevé, pénétrerait dans le ciel éthéré par sa propre puissance. Par le transfert de ces deux serviteurs qui symbolisaient son Ascension, puis en montant lui-même au ciel, le Seigneur a voulu aussi manifester qu'il allait nous accorder, à nous qui croyons en lui, la pureté de la chair, et faire croître par son aide la vertu de chasteté à mesure que les temps se développeraient. Enoch eut en effet une épouse et des fils. Par contre, on ne lit nulle part qu'Élie ait eu une épouse et des fils. Mesurez donc par quels degrés la sainte pureté s'est accrue, d'après ce que ces serviteurs transportés et le Seigneur en personne dans son Ascension nous font voir clairement : Enoch, qui fut engendré par une union charnelle, et qui engendra de la même manière, fut transporté ; Élie, qui fut engendré par une union charnelle, mais qui n'engendra pas lui-même de cette façon, fut enlevé ; quant au Seigneur, qui n'engendra pas ni ne fut engendré par une union charnelle, il s'éleva au ciel [par sa propre puissance].

Il nous faut aussi considérer pourquoi Marc affirme : "Il siège à la droite de Dieu", alors qu'Étienne dit : "Je vois les cieux ouverts, et le Fils de l'homme debout à la droite de Dieu." (11). Pourquoi Étienne assure-t-il le voir debout, alors que Marc le voit assis ? Mais vous le savez, mes frères : siéger convient à celui qui juge, se tenir debout, à celui qui combat ou qui vient au secours. Puisque notre Rédempteur, élevé au ciel, juge dès à présent toutes choses, et qu'à la fin des temps il viendra en Juge universel, Marc nous le représente siégeant après son élévation, puisqu'au terme, après avoir été glorifié en son

Ascension, il apparaîtra en Juge. Étienne, lui, en proie aux souffrances du combat, vit debout celui qui le soutenait : pour qu'il pût triompher de l'incroyance de ses persécuteurs sur la terre, Dieu combattit pour lui du haut du Ciel en le secondant de sa grâce.

Le texte poursuit : "Pour eux, ils s'en allèrent prêcher en tout lieu, le Seigneur travaillant avec eux et confirmant la Parole par les signes qui l'accompagnaient."

Que devons-nous considérer en cela, que devons-nous en confier à notre mémoire, sinon que l'ordre du Seigneur fut suivi d'obéissance, et l'obéissance de miracles ?

Mais puisque Dieu nous a guidé pour parcourir avec vous ce passage d'Évangile en l'expliquant brièvement, il ne nous reste plus qu'à vous faire part de quelques considérations sur la grande solennité [d'aujourd'hui].

Il faut d'abord nous demander pourquoi nous ne lisons pas [dans l'Évangile] que les anges apparus après la naissance du Seigneur se fussent montrés vêtus de blanc, alors que nous le lisons de ceux envoyés lors de son Ascension, comme le dit l'Écriture : "Tandis qu'ils le regardaient, il fut élevé, et une nuée le déroba à leurs yeux. Et comme ils avaient leurs regards fixés vers le ciel pendant qu'il s'éloignait, voici que deux hommes parurent auprès d'eux, vêtus de blanc." (12). Les vêtements blancs manifestent au-dehors la joie et la fête de l'esprit. Pourquoi donc les anges n'apparurent-ils pas vêtus de blanc après la naissance du Seigneur, mais vêtus de blanc lors de son Ascension, sinon parce que l'entrée au Ciel du Dieu fait homme a constitué pour les anges une grande fête ? Si par la naissance du Seigneur, la divinité semblait abaissée, par son Ascension, l'humanité a été glorifiée. Or des vêtements blancs conviennent mieux à une glorification qu'à un abaissement. Les anges devaient donc se montrer vêtus de blanc au moment où le Seigneur montait [au ciel], puisque celui qui dans sa naissance était apparu comme un Dieu abaissé se manifestait dans son Ascension comme un homme glorieusement élevé.

Mais en cette solennité, frères très chers, il nous faut considérer avant tout que le décret qui nous condamnait a été aujourd'hui abrogé, et abolie la sentence qui nous vouait à la corruption. Car cette même nature à qui il avait été dit : "Tu es terre, et dans la terre tu iras" (13), est aujourd'hui montée au ciel. C'est en vue de cette élévation de notre chair que le bienheureux Job, parlant du Seigneur d'une manière figurée, le nomme un oiseau. Considérant que le peuple juif ne comprendrait pas le mystère de l'Ascension, Job déclare à propos du manque de foi de ce peuple : "Il n'a pas reconnu la route de l'oiseau." (14). C'est à juste titre que le Seigneur a été appelé "oiseau", puisque son corps de chair s'est élancé vers l'éther. Celui qui n'a pas cru à l'Ascension du Seigneur au ciel n'a pas reconnu la route de cet oiseau.

C'est de la fête d'aujourd'hui que le psalmiste affirme : "Ta magnificence s'est élevée au-dessus des cieux." (15). Et encore : "Dieu est monté au milieu d'une grande joie, le Seigneur au son de la trompette." (16). Et enfin : "Montant sur les hauteurs, il a emmené en captivité notre nature captive ; il a offert des dons aux hommes." (17). Oui, montant sur les hauteurs, il a emmené en captivité notre nature captive, puisqu'il a détruit notre corruption par la puissance de son incorruptibilité. Il a également offert des dons aux hommes : ayant envoyé du Ciel l'Esprit, il a accordé à l'un une parole de sagesse, à un autre une parole de science, à un autre le pouvoir d'opérer des miracles, à un autre le don des guérisons, à un autre la diversité des langues, à un autre l'interprétation de la parole (18). Il a donc bien offert des dons aux hommes.

C'est aussi de cette glorieuse Ascension que [le prophète] Habacuc a dit : "Le soleil s'est élevé, et la lune s'est maintenue à sa place." (19). En effet, que désigne le prophète par le terme de soleil, sinon le Seigneur, et par le terme de lune, sinon l'Église ? Tant que le Seigneur ne s'était pas encore élevé dans les cieux, sa sainte Église était paralysée par

la crainte des oppositions du monde, tandis qu'après avoir été fortifiée par son Ascension, elle s'est mise à prêcher ouvertement ce qu'elle avait cru en secret. Le soleil s'est donc élevé, et la lune s'est maintenue à sa place, puisque le Seigneur ayant atteint le Ciel, l'autorité de la prédication de sa sainte Église s'en est accrue d'autant.

Au sujet encore de l'Ascension, Salomon prête à cette Église la parole suivante : "Le voici qui vient, bondissant sur les montagnes et franchissant les collines." (20). Considérant les points saillants des grandes œuvres du Seigneur, l'Église dit : "Le voici qui vient, bondissant sur les montagnes." Car le Seigneur, en venant pour nous racheter, a exécuté, si je puis dire, des bonds. Voulez-vous les connaître, ces bonds, frères très chers ? Du Ciel il est venu dans le sein [de la Vierge], du sein [de la Vierge] dans la crèche, de la crèche sur la croix, de la croix au sépulcre, et du sépulcre il est retourné au Ciel. Voilà les bonds que la Vérité manifestée dans la chair a accomplis en notre faveur, pour nous faire courir à sa suite, car "le Seigneur s'est élancé joyeux comme un géant pour parcourir sa voie" (21), afin que nous puissions lui dire de tout notre cœur : "Entraîne-nous après toi, et nous courrons à l'odeur de tes parfums." (22)

Il nous faut donc, frères très chers, suivre le Seigneur par le cœur là où nous croyons qu'il est monté par le corps. Fuyons les désirs terrestres, et que rien parmi les choses d'ici-bas ne puisse désormais nous séduire, nous qui avons un Père dans les cieux. Considérons bien que celui qui s'est élevé au ciel tout pacifique sera terrible lors de son retour, et que tout ce qu'il nous a commandé avec douceur, il l'exigera alors avec rigueur. Faisons donc tous grand cas du temps qui nous est accordé pour faire pénitence ; prenons soin de notre âme tant que c'est possible. Car notre Rédempteur reviendra nous juger d'autant plus sévèrement qu'il se sera montré plus patient avant le jugement.

Souciez-vous donc de ces choses, mes frères, et ressassez-les en toute sincérité. Bien que votre âme soit encore ballottée par le remous des affaires, jetez pourtant dès maintenant l'ancre de votre espérance dans la patrie éternelle ; affermissez l'orientation de votre esprit dans la vraie lumière. Le Seigneur est monté au ciel, ainsi que nous venons de l'entendre ; méditons donc sans cesse ce que nous croyons. Et si nous sommes encore retenus ici-bas par l'infirmité de notre corps, suivons cependant notre Dieu à pas d'amour. Jésus-Christ Notre-Seigneur, qui nous a donné un tel désir, ne le laissera pas sans réponse, lui qui, étant Dieu, vit et règne avec Dieu le Père dans l'unité du Saint-Esprit, dans tous les siècles des siècles. Amen.

Notes (1) Ac ch Ier, v 4 (2) Ac ch Ier, v 9 (3) 1ère Épitre aux Corinthiens ch XV, v 36 (4) Mt ch XV, v 5 (5) Tite ch Ier, v 16 (6) 1ère Épitre de Jean ch II, v 4 (7) 1ère Épitre aux Corinthiens ch XIV, v 22 (8) Mt ch VII, vv 22-23 (9) Deuxième Livre des Rois ch II, v 11 (10) Genèse ch V, v 24 (11) Ac ch VII, v 56 (12) Ac ch Ier, vv 9-10 (13) Genèse ch III, v 19 (14) Livre de Job ch XXVIII, v 7 (15) Ps VIII, v 2 (16) Ps 47, v 6 (17) Ps 68, v 19 (18) 1ère Épitre aux Corinthiens ch XII, vv 8-10 (19) Habacuc ch III, v 11, d'après la Septante (20) Cantique des Cantiques ch II, v 8 (21) Ps 19, v 6 (22) Cantique des Cantiques ch Ier, v 4



Homélie du P. Placide Deseille pour l'Ascension 2006 L'autre monde n'est pas « ailleurs »

À partir de l'Ascension, nous cessons de chanter à tous les offices les chants de Pâques. Cependant, la fête de l'Ascension ne marque pas la fin du temps pascal. Le temps pascal, c'est la Sainte cinquante (en grec, Pentecostè) de jours qui suivent la fête de Pâques, cinquante qui s'achève avec le dimanche de Pentecôte, ou plutôt avec les huit jours de l'après-fête de la

Pentecôte, qui ne forment avec le dimanche qu'un seul jour.

Le Seigneur a voulu que sa Résurrection ne soit pas immédiatement suivie de sa montée au ciel et de l'envoi du Saint-Esprit ; dans sa sagesse, pour mieux convaincre les apôtres de sa Résurrection et les « habituer » à sa condition nouvelle de ressuscité, il en a disposé autrement, et sa montée au ciel, ainsi que l'envoi de l'Esprit-Saint aux hommes, fruit de sa session à la droite du Père, se sont répartis sur une période de temps : quarante jours pour l'Ascension, cinquante jours pour l'envoi du Saint-Esprit. La liturgie suit ces étapes du mystère de notre salut. Selon une expression chère à saint Irénée de Lyon, le Seigneur ressuscité veut, en quelque sorte, nous habituer nous aussi, progressivement, à sa condition de ressuscité.

Monté aux cieux, il est désormais « assis à la droite du Père ». Que veut dire cette expression ? Elle signifie qu'en sa nature humaine elle-même le Christ est revêtu de toute la gloire, de toute la puissance divine, de toute l'autorité de Seigneur du ciel et de la terre, qui lui sont communiquées par son Père. La nature humaine du Christ est glorifiée, elle est remplie de ce rayonnement de la nature divine, de cette gloire de Dieu, de cette gloire que le Fils unique, en sa nature divine, recevait de son Père de toute éternité, avant la création du monde, et qui, maintenant, transfigure sa nature humaine elle-même, qui de ce fait n'est plus passible et mortelle, mais véritablement divinisée.

Celle-ci l'est par le don incréé du Saint-Esprit, tout en restant une nature humaine, tel un fer rouge transfiguré par le feu, mais qui, en même temps, n'en reste pas moins du fer.

Certains demanderont : « Mais, actuellement, où est le Christ, en sa nature humaine ressuscitée ? » Il est difficile de répondre à une telle question, car nous n'avons l'expérience que d'objets qui sont situés dans l'espace et le temps actuels, contenus dans ces limites, et nous n'avons pas de mots pour exprimer adéquatement ce qui concerne les réalités qui existent hors de ces limitations de l'espace et du temps telles que nous les connaissons. On pourrait dire ceci : le Christ ressuscité, avec son âme et son corps humains, ne sont pas circonscrits en quelque endroit de l'espace (planète éloignée ou « nuées du Ciel » au sens propre). Il est dans ce que la tradition appelle « le Ciel », c'est-à-dire ce monde divin qui n'est pas un monde Purement immatériel (comme l'univers des « idées » de Platon), car il contient à la fois Dieu, les anges, les âmes des défunts et Certains saints qui y sont avec leurs corps glorifiés eux-mêmes le Christ, (sa Mère toute-sainte, le saint prophète Elie...), mais il transcende notre monde matériel, soumis aux limitations actuelles de l'espace et du temps. Ce « ciel » est distinct de notre univers terrestre non-transfiguré, mais il n'est pas « ailleurs », « loin de nous » ; il est bien réel, mais il n'est pas « localisé » à la manière des réalités matérielles non-transfigurées. Nous pouvons nous en approcher, y pénétrer et le « toucher » en quelque sorte par nos mouvements intérieurs spirituels, par notre foi, par notre repentir, par notre amour. Toucher Dieu ? Oui, le Christ en son humanité glorifiée, ainsi que ses saints, membres de son Corps, sont « proches des cœurs brisés », comme l'affirme l'Écriture (Ps 50, 19).

Saint Paul, dans ses épîtres, déclare que nous sommes, par le baptême, morts au péché et ressuscités avec le Christ, et que Dieu nous a fait asseoir avec lui dans les cieux : « Dieu, qui est riche en miséricorde, à cause du grand amour dont il nous a aimés, alors que nous étions morts par suite de nos fautes, nous a fait revivre avec le Christ – c'est par sa grâce que vous êtes sauvés ! – avec lui il nous a ressuscités et fait asseoir dans les cieux, dans le Christ Jésus » (Éph 2, 4-6).

L'apôtre fait ici allusion à un point de doctrine, mystérieux, certes, mais merveilleux et tout à fait essentiel à notre foi. Le Christ en effet a assumé une nature humaine, le Christ est devenu homme comme nous. Tout en restant le Fils de Dieu, tout en étant en

sa personne la seconde personne de la Trinité, il a voulu assumer notre nature. Mais il n'a pas assumé une nature, pourrait-on dire, individuelle au sens strict du mot, car il était le Fils de Dieu et cette nature humaine, cette âme humaine unie à un corps humain, qu'il assumait, n'avait pas de personnalité humaine, elle ne constituait pas une personne humaine, mais elle subsistait dans la personne même du Verbe de Dieu. Le Christ n'était pas un individu humain, il était le Fils de Dieu, la seconde personne de la sainte Trinité, ayant assumé la nature humaine. Par là même, sa nature humaine concrète revêtait, comme le disent les saints pères, un caractère d'universalité ; d'une façon encore initiale, potentielle, mais réelle, elle contenait en elle la totalité des hommes, passés, présents et à venir. On ne peut être homme qu'en l'étant dans le Christ, déjà, d'une certaine façon, mais réellement. Bien plus encore que le premier Adam, le Christ, le nouvel Adam, est solidaire de toute l'humanité. D'une certaine façon, d'une façon très réelle, potentielle mais réelle, le Christ a assumé tous les hommes, quiconque est revêtu de la nature humaine, et c'est ainsi qu'au jour de son Ascension, c'est toute la nature humaine, qui, en lui, se trouve potentiellement, mais déjà réellement, assise dans les cieux. C'est pour cela que le Christ a pu dire en toute vérité : « Ce que vous faites au plus petit d'entre les miens, c'est à moi que vous le faites. » (Mt, 25, 40). C'est pour cela que, si notre foi est vive, nous voyons le Christ en tout homme, juste ou pécheur.

Et par le baptême, par la chrismation, par l'eucharistie, par toute notre vie chrétienne, par toute notre vie dans la foi, nous actualisons cette potentialité, nous faisons que cette session aux cieux, dans le Christ, à la droite du Père, devienne pour nous quelque chose de plus en plus réel, de plus en plus effectif.

Soyons-en bien convaincus : si nous pratiquons vraiment la charité évangélique, si nous ne jugeons pas notre prochain, si nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés, si nous donnons à ceux qui ne peuvent nous rendre, si notre amour et notre bienveillance affective et effective s'étend aux plus déshérités, aux pauvres, aux malades, aux isolés, aux handicapés de toute sorte, cela ne vient pas seulement de nous : c'est que la grâce de notre baptême est active en nous et y fructifie, c'est que, véritablement, le Christ vit en nous par son Esprit divin, qui agit avec nous et en nous, comme le feu qui pénètre et transfigure le fer rouge. Si tout cela est devenu pour nous une source de joie, si nous y goûtons une divine saveur, c'est que, selon l'expression de l'Écriture, nous trouvons nos délices dans le Seigneur (Ps 6, 4 et 11), et non plus dans les joies et les plaisirs terrestres.

« Le ciel est dans mon âme », disent les saints. Mais cela est aussi à la portée de tous les baptisés, s'ils le veulent humblement et sincèrement, selon leur mesure.

Cette condition céleste qui est devenue la nôtre est évoquée, sans que nous en ayons conscience peut-être, par le fait que l'on appelle généralement « paroisse » la communauté eucharistique au sein de laquelle nous menons notre vie chrétienne. Ce mot dérive d'un terme grec qui signifie « un lieu où des hommes « résident en étrangers ». Dans l'Église ancienne, on employait ce mot pour désigner toute Église locale, c'est-à-dire tout lieu où vivent des chrétiens qui se rassemblent chaque dimanche autour d'un évêque ou d'un prêtre en communion avec un évêque canonique pour célébrer la divine liturgie. Dans les premiers siècles, on désignait par ce terme aussi bien un diocèse qu'une paroisse, au sens actuel de ce mot. Aujourd'hui, le terme de « paroisse » désigne une réalité canonique, juridique précise ; mais une paroisse, c'est avant tout une petite Église locale, un lieu déterminé où des chrétiens se rassemblent pour participer à la divine liturgie, – en ce sens, notre Église de Saint-Antoine-le-Grand est une paroisse, – mais ils s'y rassemblent comme des étrangers dont la véritable patrie est dans les cieux, dans le Christ glorifié et assis à la droite du Père.

Tout cela est loin d'être sans signification, tout cela est loin d'être une simple manière de parler. Cela veut dire, d'abord, que notre vie profonde, notre vie spirituelle n'est plus une vie simplement animée par la chair et le sang, mais une vie animée par l'Esprit-Saint. L'Esprit-Saint, dont la présence se manifeste dans notre cœur par tout ce qu'il suscite en nous de bons désirs, de désirs de Dieu, de désirs de tout ce qui est selon Dieu, selon les paroles du Christ, et par cette force, cet élan intérieur, qui nous permet de déployer tout notre zèle pour vivre dans notre vie quotidienne de cette façon conforme à l'évangile, de cette façon céleste.

Oui, notre vie véritable, c'est celle qui nous est infusée par l'Esprit-Saint, répandu dans nos cœurs par le Christ glorifié, et qui nous soude véritablement en un seul Corps avec Lui, en même temps qu'avec tous nos frères les baptisés, pour que nous vivions de cette vie divine.

Au fond de notre cœur, il y a cette lumière, il y a cet élan, il y a cette force, il y a ces bons désirs, qui révèlent la présence et l'action de l'Esprit du Christ ressuscité, présence qui le fait vivre en nous véritablement, qui nous fait vivre en lui, et qui doit être la source de notre joie la plus profonde. Cette vie divine qui est en nous se manifeste essentiellement par l'amour, l'amour de Dieu, l'amour de notre Père céleste, qui est une participation à l'amour filial du Fils unique à l'égard de son Père. Elle se manifeste aussi, inséparablement, par notre participation à l'amour de Dieu pour tous les hommes. Saint Isaac le Syrien nous dit que notre cœur est pur, que nous sommes vraiment ce que nous devons être, que nous retrouvons notre vraie nature, dans la mesure où nous participons ainsi à l'amour dont Dieu aime tous les hommes.

Tout ce qui en nous est inimitié à l'égard du prochain, tendance à le juger, à le dénigrer, à en être jaloux, à lui garder de la rancune, refus de nous dévouer pour lui, tout cela, hélas ! est étranger à cette vie céleste. Et, au contraire, dans la mesure où l'amour, l'amour vraiment désintéressé, l'amour universel, règne véritablement en nous et se manifeste dans notre vie quotidienne par notre absence de jugement à l'égard d'autrui, par notre disponibilité envers tous, par notre esprit de service et le sacrifice à l'égard des autres, par notre bienveillance universelle, dans cette mesure même, cette vie céleste agit en nous.

Le Christ ressuscité est vraiment présent en nous, vit en nous, et nous sommes vraiment assis avec lui dans les cieux.

La vie céleste n'est pas autre chose que cette communion à l'amour qui est Dieu, à l'amour miséricordieux qui est la nature même de Dieu, de chacune des personnes divines, et donc du Christ ressuscité.

Oui, et c'est cela qui doit remplir notre cœur d'une paix et d'une joie qui ne sont pas de ce monde, et d'un saint émerveillement devant les grandes œuvres de Dieu, devant tout ce qu'il a accompli pour nous.

Que cette fête de l'Ascension nous rende plus conscients de ce que notre vie doit être une vie céleste, de ce que nous devons goûter, apprécier, aimer plus que toutes choses cette vie divine, cette vie d'amour universel sans retour sur nous-même, à laquelle nous sommes appelés et qui nous rend semblables à notre Père céleste.

Ayons donc un sentiment d'amour, de miséricorde, de compassion, et aussi un esprit de service à l'égard de toutes les créatures de Dieu, nous qui sommes ainsi vivants dans le Christ ressuscité, dont nous célébrons aujourd'hui la sainte Ascension.

A lui, à son Père céleste et à son Esprit très saint soit la gloire dans les siècles des siècles.

Amen.

Homélie du P. André Jacquemot
Fête de l'Ascension 2014
L'Ascension de Notre Seigneur Jésus-Christ
Homélie sur Actes 1,1-12 ; Luc 24,36-53

Au nom du Père, du Fils, et du Saint-Esprit,

Après sa Résurrection et les quarante jours pendant lesquels il est apparu maintes fois à ses disciples, le Seigneur s'élève dans les cieux corporellement. Vous avez entendu, dans l'Évangile, tous les détails que donne saint Luc pour nous pour montrer la réalité du Corps de Jésus ressuscité, Il donne son corps à toucher à ses disciples. Et, comme ils ne sont pas encore entièrement convaincus, Il leur demande à manger, et Il partage le repas avec eux. Tout cela pour bien montrer que Jésus est ressuscité dans son corps. Un corps qui a des propriétés nouvelles, qui n'est plus soumis, comme nous, à la corruption ni à la pesanteur, mais c'est le même corps, dans une réalité nouvelle. C'est avec ce corps ressuscité que le Seigneur s'élève aujourd'hui sous les yeux de ses disciples. Ses disciples sont témoins qu'Il monte vers le Père, pour siéger auprès de Lui dans son Royaume. Évidemment, c'est un mystère qui est difficile à saisir, qu'on ne peut pas comprendre uniquement avec notre intelligence rationnelle.



Chaque fête du Seigneur célèbre un aspect du mystère du Christ, du mystère de l'action de Dieu pour notre salut. D'autres mystères nous sont peut-être plus familiers, même s'ils ne sont pas pour cela plus faciles à comprendre. À Noël, nous célébrons le fait qu'en Christ Dieu s'est fait homme ; à Pâques, le fait qu'Il est mort et ressuscité et que, par la mort, Il a vaincu la mort, non seulement pour Lui-même, mais pour nous tous ; à la Pentecôte, nous célébrons la réception du don du Saint-Esprit.

Mais quel est le sens de cette fête de l'Ascension, coïncée, si je puis dire, entre Pâques et la Pentecôte, qui sont les deux pôles importants, les deux grandes fêtes, sur laquelle les projecteurs sont orientés ? Nous célébrons aujourd'hui la fête de l'Ascension, mais dans le reste du temps, je pense qu'on a tendance à oublier un peu cet événement. Pourtant, l'Ascension a sa place dans le Credo.

Dans le Symbole de Foi, nous confessons : « *Il est monté aux cieux, Il siège à la droite du Père, et Il revient en gloire juger les vivants et les morts* ». Ce sont les mots de l'Évangile : Il siège à la droite du Père et en même temps Il revient ! Non pas « Il reviendra », mais « *Il revient* », au présent, selon la traduction que nous utilisons. Il trône et règne dans le ciel, et en même temps Il n'est pas séparé de nous.

En effet, Il dit à ses disciples : « *Je suis avec vous pour toujours jusqu'à la fin du monde* ».

C'est donc sans se séparer de nous qu'Il s'installe dans les cieux. Il y trône en tant que Dieu et homme car, depuis son incarnation, Il est à la foi Dieu et homme pour toujours. Avant d'être homme, Il était Dieu, et Il reste Dieu dans toute l'éternité, Il n'a pas toujours été homme, mais depuis son incarnation, Il est Dieu et homme, inséparablement, Il unit en Lui-même l'humanité et la divinité, et cela pour toujours, jusqu'à la fin des temps.

Mais s'Il monte au ciel en tant qu'homme, ce n'est pas dans la condition corruptible, dans laquelle nous sommes, nous qui vivons encore sur cette terre, mais dans un état incorruptible, en tant qu'homme ressuscité, pour la vie éternelle, vivant de la vie éternelle. C'est donc notre humanité ressuscitée et déifiée, c'est-à-dire participant à la vie divine, qui s'installe aujourd'hui dans les cieux, auprès du Père. Vous pouvez alors mesurer l'honneur qui est fait à notre nature humaine, car c'est notre nature humaine qui siège maintenant avec Dieu, intimement unie à Dieu. Et là, dans les cieux, le Seigneur

nous prépare une place, parce que c'est là notre destination, notre demeure ultime. Il nous prépare une place pour que nous le rejoignons. Mais nous n'avons pas par nous-mêmes tout ce qu'il faut pour le rejoindre. Nous avons besoin de quelque chose de plus, qui ne fait pas partie de notre nature créée, nous avons besoin de quelque chose qui vient de Dieu, que le Seigneur nous a promis et qu'il nous donne, nous avons besoin de l'Esprit-Saint. Je ne vais pas m'étendre plus sur ce sujet maintenant, car je souhaite le développer dans la catéchèse après la Liturgie, pour ceux qui pourront rester. Je m'appuierai alors sur les *Homélies spirituelles* de saint Macaire.

Pour le moment, nous sommes donc dans l'attente de l'Esprit-Saint, et nous avons l'assurance qu'il nous sera donné le jour de la Pentecôte. Prions donc dès maintenant pour que, de là où Il est, auprès du Père, le Seigneur nous fasse le don du Saint-Esprit, pour que le Saint-Esprit vienne faire sa demeure en nous.

Amen.

Source : <https://www.orthodoxeametz.fr>



Homélies du P. Boris Bobrinskoy Dimanche après l'Ascension 1995

(Jn 17, 1-13)

Au Nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit.

Ce dimanche entre l'Ascension et la Pentecôte est un dimanche unique dans le calendrier liturgique, dans le mémorial que fait l'Église de l'œuvre du salut. Nous venons de fêter jeudi dernier l'Ascension, c'est-à-dire l'élévation au ciel de Jésus qui cesse d'être visible aux yeux de la chair et devient visible aux seuls yeux de la foi. Et malgré le départ physique du Seigneur, c'est avec une grande joie que les disciples s'en retournent à Jérusalem.

Ils retournent à Jérusalem dans une grande joie, parce qu'ils savent que s'accomplira la parole du Sauveur de leur envoyer l'Esprit, "la promesse du Père".

Ils sont dans l'attente de cette "force d'en haut" qui n'est pas encore là. Il y a en eux un sentiment de double absence : l'absence du Christ qui est parti et l'absence de l'Esprit Saint qui n'est pas encore donné, ou plutôt qui n'est pas encore descendu. C'est dans ce sens que ces dix jours entre l'Ascension et la Pentecôte sont un moment unique dans l'année de l'Église. Ce sont, pour les disciples et pour nous, dix jours de tension intense, d'attente et d'espérance dans la certitude. Pendant ce laps de temps s'accomplit ce que le Seigneur disait à ses disciples au chapitre XIV de l'Évangile de Jean dans ce qu'on appelle « le Discours des Adieux » : « Je supplierai le Père et il vous enverra un autre Consolateur, qui demeurera avec vous à jamais, l'Esprit de vérité » (Jn 14,16-17). Par conséquent la descente de l'Esprit est un double fruit, d'une part du sacrifice volontaire et agréable au Père, du Fils qui se donne pour la vie du monde, d'autre part de la supplication de Celui qui est à la fois « notre grand-prêtre », comme l'appelle l'Épître aux Hébreux, et le Fils de Dieu. Selon son humanité, en tant que grand-prêtre, Jésus supplie. Car c'est l'œuvre de l'évêque et du prêtre de prier, portant en eux toute l'Église. Selon son humanité donc, Jésus en personne supplie et supplie "avec larmes" comme le dit encore l'Épître aux Hébreux. Mais selon sa divinité, il est toujours un avec le Père, il est dans le Père et le Père est en Lui : « Le Père et moi nous sommes un ». C'est pourquoi, selon sa divinité, il ne supplie pas, mais il veut, de cette volonté du Fils qui fait un avec la volonté du Père. Dans la Prière sacerdotale que nous avons entendue tout à l'heure, Jésus dit : « Lorsque j'étais avec eux dans le monde, je les ai gardés en ton Nom » (Jn 17,12). Cette prière nous transporte au-delà du moment où elle est prononcée, à savoir

avant la Passion. Dans cette prière, Jésus sait qu'il est déjà auprès du Père, tandis que ses disciples, – c'est-à-dire nous –, sont encore dans le monde : « Désormais, je ne suis plus dans le monde, eux, ils sont dans le monde, mais moi je vais à toi » (Jn 17,11). Il dit encore au verset 24 : « Père, je veux que là où je suis, ceux que tu m'as donnés soient aussi avec moi. » « Là où je suis », c'est-à-dire dans cette intimité avec le Père qu'il n'a jamais quittée. Jésus parle comme s'il avait dépassé le moment du cri sur la Croix : « mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné » (Mt 27,45) et celui où il remet sa vie à son Père : « Père, je remets mon esprit entre tes mains » (Lc 23,46). Il parle comme étant déjà auprès du Père.

Tout cela signifie que l'Esprit nous est donné conjointement à partir de la supplication du Fils de l'Homme et de la volonté filiale du Fils de Dieu et que les deux font un. Pourquoi fallait-il dix jours pour que le Fils supplie, dix jours pour que sa prière s'accomplisse ? Est-ce que cette supplication ne coïncide pas avec sa volonté, une volonté d'amour et de communion avec le Père ? Lorsque Jésus meurt sur la croix en disant : « Tout est accompli » (Jn 19,30), cela signifie que Jésus a accompli la volonté du Père et rempli sa mission sur terre. « Tout est accompli », cela signifie que plus rien désormais ne peut empêcher la venue de l'Esprit.

Or, il y a entre les Actes des Apôtres et l'Évangile de Jean un décalage qui rend justement compte à la fois de cette coïncidence et de cette distinction entre la prière humaine de Jésus et la volonté divine du Dieu-Homme. Selon les Actes de Luc (chap., 1 et 2), il s'écoule dix jours entre l'Ascension et la Pentecôte. L'Église continue d'observer ce laps de dix jours que nous vivons actuellement. Ce sont dix jours où l'Église est dans l'attente de l'Esprit, dix jours où le Fils de l'Homme, le grand-prêtre Jésus est en prière. Selon l'Évangile de Jean, ces dix jours n'existent pas. Le soir même de la Résurrection, Jésus apparaît aux Apôtres, toutes portes fermées, et il leur dit ces paroles en soufflant sur eux : « Recevez l'Esprit-Saint » (Jn 20,22). C'est ce que l'on appelle la Pentecôte johannique. Ce qu'il faut comprendre, c'est qu'il ne s'agit pas simplement d'un problème de chronologie à coordonner. Il s'agit bien plus profondément de deux visions différentes, toutes deux importantes, qui doivent toutes deux être également vécues.

Pendant une durée de dix jours, l'Église vit dans l'attente de l'Esprit. Plus généralement, l'Église vit l'attente du salut dans la durée, dans la dimension du temps. Il y a eu tout le temps de l'ancienne alliance ... Pourquoi Jésus est-il venu si tard sur la terre ? Pourquoi a-t-il fallu tant de siècles ou de millénaires d'attente ? Jésus lui-même passe par le temps de l'enfance puis de l'âge adulte. Pourquoi a-t-il attendu jusqu'à l'âge de 30 ans ? Pourquoi ces trente années ? Jésus passe quarante jours dans le désert, dans le jeûne et la prière, sans manger ni boire. Pourquoi fallait-il ces quarante jours ? etc. ... Dans notre marche vers la plénitude du salut, il y a des laps de temps nécessaires, nécessaires pour nous hommes et même pour Jésus selon son humanité.

C'est pourquoi nous respectons ces dix jours d'attente, qui ne sont qu'un instant dans l'éternité divine où est Jésus. Dieu porte le monde entier dans son espace et dans son temps unifiés. Mais dans la temporalité déchuée qui est la nôtre, nous avons besoin de cette durée pour nous adonner à une prière plus ardente, à la fois patiente et impatiente, pour laisser grandir en nous le désir de l'Esprit. À chaque liturgie nous invoquons tous ensemble la venue de l'Esprit Saint : « Envoie ton Esprit Saint sur nous et sur les dons qui sont présentés ici ». Nous avons tous besoin de cette prière, répétée dans toutes les liturgies humaines et terrestres et qui se fonde dans l'unique prière céleste de Celui qui supplie le Père pour nous.

Nous avons donc besoin de cette prière. Elle doit s'approfondir en nous. Elle doit véritablement devenir une flamme ardente qui nous brûle le cœur, qui nous blesse

d'amour, qui nous étreint de souffrance aussi pour notre monde qui ne connaît pas Dieu, qui ne connaît pas la Vérité, qui ne connaît pas la Beauté, qui ne connaît pas la Vie. Nous devons prier pour que les eaux vives de l'Esprit Saint viennent réellement inonder le monde.

Puissions-nous dans nos cœurs nous enflammer de l'amour de Dieu et à travers lui de l'amour du prochain comme du lointain, de tous ceux qui souffrent et dont constamment nous nous détournons. Que cette prière du Christ puisse trouver écho en nous et faire de nous l'image du Christ, Lui qui est tout entier prière, tout entier amour, tout entier regard tourné vers Dieu et vers les hommes. Puisse ce temps de dix jours nous rappeler d'année en année notre vocation à devenir prière. Et que notre prière se fonde et s'unisse à la prière du Christ, à la prière de la Mère de Dieu et des saints, prière qui ne cesse jamais pour le monde. Amen.



Homélie du P. Jean Breck 7e dimanche après Pâques 2004 Dimanche des Pères du premier Concile de Nicée 325

Au Nom du Père, du Fils et du Saint Esprit.

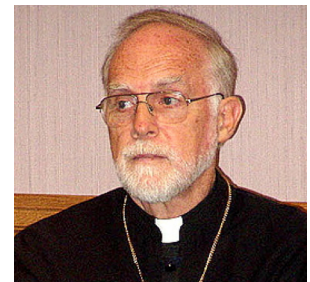
En ce premier dimanche après la grande fête de l'Ascension du Christ, nous commençons une série de commémorations des saints Pères et Mères de l'Église.

Aujourd'hui il s'agit des « Saints Pères », surtout ceux du premier Concile Œcuménique, tenu à Nicée en 325. Puis, le dimanche suivant la Pentecôte, nous fêterons « Tous les Saints ».

Finalement nous allons faire mémoire de « Tous les saints locaux », en l'occurrence ceux et celles qui ont marqué d'une manière particulière les communautés en France, tels que Maria Skopsova et membres de sa famille qui ont sacrifiés leur vie en rendant témoignage au Christ ressuscité et glorifié.

Pour cette première commémoration des Saints, l'Église nous propose la lecture d'une partie de ce que l'on appelle « *La Prière sacerdotale* » du Christ, en Jean chapitre 17. Jésus a prononcé cette prière dans la Chambre Haute, entouré de ses disciples. Il sait que l'heure de sa Passion est venue, et que bientôt Il sera arrêté, torturé et crucifié. Il partage le repas pascal avec ses disciples après le lavement de leurs pieds. Avant de sortir vers le Jardin de Gethsémani, Il offre cette prière, d'une beauté et d'une simplicité exceptionnelles, qui manifeste la gloire de Dieu son Père. Gloire que le Père partage avec son Fils dès avant la fondation du monde. Cette affirmation confirme, autant que tout autre passage du Nouveau Testament, que le Fils de Dieu est Lui-même Dieu, préexistant et éternel.

L'Évangile de Jean, avec la Première Épître de ce même auteur, affirme sans relâche que Jésus est « sortie » de Dieu le Père, que le Fils de Dieu est divin, engendré par le Père de toute éternité. La foi des disciples du Christ, qui inclut tous les fidèles de tous les siècles, consiste en acceptant et, on peut dire, en vivant cette vérité-là. Dans le langage



du Crédo, le Fils est « Lumière de lumière, vrai Dieu de vrai Dieu, engendré, non créé, consubstantiel au Père, et par qui tout a été fait ». Il est de la même nature divine que le Père, et l'auteur de tout ce qui existe. C'est Lui qui appelle toutes choses du néant à l'être, qui avec le Saint Esprit, accomplit toute l'œuvre de création. C'est bien Lui qui s'est incarné, afin de participer à notre vie à nous, et d'ouvrir devant nous la Voie qui mène à la vie éternelle.

Tout cela est implicite dans la Prière sacerdotale, prononcée par le Fils de Dieu avant qu'Il ne se sacrifie pour la vie du monde. Sacrifice d'amour qui nous devient accessible surtout dans l'Eucharistie. C'est Lui le vrai célébrant du repas eucharistique. C'est Lui qui s'offre et qui est offert par la communauté des fidèles. « *Ce qui est à toi*, dit le prêtre, *le tenant de toi, nous te l'offrons en tout et pour tout* ». C'est de la main du Christ que nous recevons pain et vin, transfigurés en son Corps et son Sang. En célébrant l'Eucharistie, nous recevons de Lui une nourriture céleste, le Pain du Ciel, qui nous comble en vue de la vie du siècle à venir. C'est donc Lui qui célèbre l'Eucharistie et qui Lui-même est Eucharistie. C'est Lui qui accomplit les gestes sacerdotaux en tant que Grand Prêtre, qui célèbre le mystère de sa propre mort et sa propre résurrection. C'est par Lui que la puissance de la mort est terrassée et définitivement vaincue. Car Il est le Fils éternel de Dieu le Père, dont le seul désir est de créer un peuple nouveau, digne de participer pleinement à sa vie et à sa gloire.

Voilà la foi de l'Église, qui court en filigrane à travers les écrits et qui nourrit les actions des Saints Pères que nous vénérons aujourd'hui. Grâce à eux et à leur fidélité à la tradition provenant des Apôtres, nous sommes, encore à notre génération, dotés d'une profonde connaissance de « l'inconnaissable », la Sainte Trinité, origine et source de notre vie et de notre salut.

Nous savons que Jésus de Nazareth est Dieu-incarné, venu dans le monde pour nous sauver, nous les pécheurs. Par le témoignage personnel des Saints Pères, et sous leur direction, nous sommes guidés tout au long de la voie qui nous sanctifie et nous prépare pour entrer en une communion intime et sans fin avec le Dieu d'amour. C'est eux qui nous enseignent l'importance de la prière, de l'ascèse, et d'une lecture dévouée à l'Écriture Sainte. Et aussi important, ils nous montrent, par leur propre combat contre le Mal, que la voie de la Croix est une voie de lutte et de souffrance, voire de mort. Elle exige un don de nous-même à l'instar de Celui, qui, en tant que Dieu-homme, n'a pas hésité à se sacrifier aux mains des hommes, afin que par son sacrifice notre mort puisse être transformée d'une fin dans le néant à un commencement de vie nouvelle auprès de Dieu, dans la communion des Saints.

La *Prière sacerdotale de Jésus* est longue et riche. Comment, se demande beaucoup de croyants et de non-croyants, saint Jean et la tradition apostolique en général ont-ils pu préserver le contenu de cette prière ? Question posée à l'égard du contenu de chacun des Évangiles. Certes, dans l'antiquité, sans appareil enregistreur, ordinateur ou dispositif similaire, la mémoire était beaucoup mieux entraînée que chez nous aujourd'hui. Néanmoins, le volume même des paroles du Christ est telle qu'il semble peu probable que chaque parole était en fait prononcée par Lui pendant sa mission sur la terre. En plus de cela, des passages attribués à Jésus dans un Évangile paraissent en d'autres Évangiles sous une forme différente, où bien elles représentent un résumé de ses paroles, comme par exemple le Sermon sur la montagne, qui réunit chez saint Matthieu des paroles que les autres Évangélistes situent dispersées dans d'autres contextes. Puis, le Discours d'adieu de saint Jean (chapitres 13 à 17) préserve un enseignement qui manque ailleurs. Tout cela amène beaucoup de commentateurs à tirer la conclusion que les paroles attribuées à Jésus étaient en réalité composées ad hoc par

les évangélistes eux-mêmes.

Ce fait a poussé beaucoup d'exégètes, surtout Protestants, à se consacrer à une quête des *ipsissima verba Jesu*, les « vraies » paroles du Christ. Cette quête, pourtant, est fondée sur un malentendu. L'Évangile de Jean préserve un enseignement de Jésus qui répond directement à la question : comment la tradition du Nouveau Testament a-t-elle préservé « les vraies paroles » du Christ ?

La réponse nous est donnée par Jésus Lui-même. Pendant le repas pascal qu'il a partagé avec ses disciples Jésus a parlé de la personne et de l'œuvre de l'Esprit de Vérité, nommé aussi « *Paraclet* », ce qui signifie Consolateur, Avocat ou Défenseur. C'est Lui que le Christ ressuscité enverra sur les disciples, afin qu'ils soient capables de proclamer la Vérité concernant la mission de salut accompli par le Fils de Dieu. « *Le Paraclet, le Saint Esprit que le Père enverra en mon nom, dit Jésus, c'est Lui qui vous enseignera toutes choses et vous rappellera tout ce que moi, je vous ai dit* » (Jean 14,26). Peu après Jésus ajoute, « *Quand Il sera venu, Lui, l'Esprit de Vérité, Il vous conduira dans toute la vérité... Il me glorifiera, parce qu'Il prendra de ce qui est à moi et vous l'annoncera* » (16,13s). Autrement dit, c'est l'Esprit qui garantit que le témoignage des disciples est véridique.

L'Esprit ne dicte pas la Parole de Dieu. Celle-ci est une œuvre « divino-humaine », le produit d'une coopération entre Dieu et l'homme. Mais c'est l'Esprit qui garantit que les paroles transmises par les auteurs sacrés reflètent avec fidélité le sens de l'enseignement de Jésus, même si ces auteurs modifient jusqu'à un certain degré la formulation originelle. Car les paroles de l'Écriture Sainte sont transmises par le Christ ressuscité et glorifié Lui-même. L'Esprit reçoit ses paroles et Il inspire les auteurs sacrés de les transmettre à leur tour à ceux qui les reçoivent avec foi. Encore une fois, Dieu ne dicte pas les paroles de l'Écriture, mais par le Saint-Esprit les auteurs bibliques sont amenés à transmettre leur sens, profond et essentiel, moyennant les écrits apostoliques. Les paroles attribuées à Jésus dans la Bible sont donc les paroles du Christ glorifié.

Les Pères de l'Église ont reconnu que les écrits de l'Écriture sont inspirés. Ils les ont contemplés afin de produire – encore sous l'inspiration de l'Esprit – des commentaires de la Bible sous forme de crédos, d'hymnes et de traités théologiques. Ainsi ils ont laissé des trésors spirituels qui ont nourri et guidé les fidèles des temps apostoliques jusqu'à nos jours.

Serviteurs du Christ et guidés par l'Esprit, les Saints Pères constituent, avec les auteurs des Écritures, un témoignage irremplaçable, pour nous guider à travers les vicissitudes de cette vie jusqu'à la plénitude de la vie à venir. Amen.

**Homélie du P. Placide Deseille
pour le Septième Dimanche de Pâques 2008.
La prière du Christ après la Cène**

En ce dimanche et durant la semaine qui va précéder celui de la Pentecôte, où, cinquante jours après Pâques, le Christ ressuscité a répandu son Esprit-Saint sur les saints apôtres et, par eux, sur le monde, la liturgie nous fait relire le discours que le Seigneur a adressé aux douze après la Cène, et la prière qu'il a adressée à son Père pour conclure en quelque sorte ce discours (Jn, 17, 1-13). Dans cette prière qu'il prononça juste avant la Passion, le Seigneur demande d'abord à son Père de le glorifier (cf. Jn, 17, 1). Ce qu'il demandait ainsi, c'est que le Père le ressuscite, et le ressuscite en communiquant à sa sainte humanité, à sa nature humaine elle-même, la gloire qu'il possédait auprès de Lui, de toute éternité (cf. Jn, 17,5). De toute éternité, en effet, le Christ, en tant que seconde personne de la sainte Trinité, possédait en sa personne divine toute la gloire qu'il recevait du Père, c'est-à-dire tout le rayonnement et la

splendeur de la nature divine. Après son Incarnation, le Christ possédait encore dans sa personne divine cette gloire du Père, cette gloire que le Père lui donnait de toute éternité, mais la nature humaine qu'il avait revêtue n'était pas encore, durant sa vie terrestre, une nature humaine pleinement glorifiée. Certes, quelque chose transparaissait déjà en elle de cette énergie divine, de cette lumière divine qui émanait de sa divinité. Cela se manifestait par des miracles, cela s'était manifesté aux yeux de ses disciples choisis lors de la Transfiguration ; mais cette nature humaine assumée par le Christ restait soumise à la souffrance et demeurait mortelle. Elle contenait en outre en elle-même, d'une certaine façon, toute notre humanité, toute notre nature humaine elle-même, pécheresse, passible, mortelle, elle en était solidaire au point que le Christ, qui n'avait jamais commis aucun péché personnel, pouvait dire en toute vérité, en parlant des péchés des hommes, « mes péchés », C'était le cas, par exemple, lorsqu'il priait en récitant les Psaumes de pénitence, ou, sur la Croix, le Psaume XXI.

Par la Résurrection, le Père donne au Fils, dans sa nature humaine elle-même, cette gloire plénière qu'il possédait de toute éternité en tant que Fils de Dieu. Cette nature humaine, qui, sur terre, était encore passible et mortelle, reçoit alors la plénitude de cette énergie divine, reçoit en plénitude ce feu divin qui émane de la nature divine. Le corps et l'âme du Christ reçoivent la plénitude de la lumière incréée, qui va les transfigurer pleinement et à jamais. Pour suggérer ce qu'est cette divinisation d'une nature créée, les pères emploient volontiers l'image d'un charbon ardent pénétré par le feu, qui garde sa nature propre, mais qui est en même temps pénétré par le feu et en acquiert les propriétés. Ici, il s'agit du feu divin, de cette énergie divine incréée qui émane de la nature même du Père et qu'il communique librement à la créature.

C'est cette parfaite transformation de sa nature humaine par la Résurrection que le Christ demande au Père lorsqu'il dit « Père, glorifie ton Fils ». Et cela afin de pouvoir faire connaître, révéler, son Père aux hommes, et leur donner la vie éternelle. Car dit-il, *« la vie éternelle, c'est qu'ils te connaissent, toi et celui que tu as envoyé, ton Fils bien-aimé »* (cf. Jn, 17, 3). Connaître, ici, ne signifie pas simplement avoir une idée de Dieu, mais c'est entrer en communion avec lui, c'est avoir de lui une connaissance expérimentale, c'est l'expérience d'une union, d'une transformation intime. C'est cela que le Christ ressuscité va apporter à ses disciples. C'est par sa nature humaine elle-même, glorifiée et toute pénétrée, comme je le disais à l'instant, de ce feu divin, qu'il va le communiquer à ceux qui croient en lui, le communiquer à ses disciples pour qu'ils participent à ce feu, à la nature divine, pour qu'eux-mêmes y communient, pour qu'eux-mêmes fassent l'expérience de Dieu, de la présence divinisante de Dieu en eux. C'est ainsi que le Père sera glorifié par le Fils.

Mais une chose peut nous intriguer dans ces paroles du Christ. Il précise qu'il communiquera cette vie divine à ceux que le Père lui a donnés : « Ils étaient à toi, et tu me les as donnés » (Jn 17, 6) Que veut dire cette formule mystérieuse ? « C'est à ceux que tu m'as donnés que je vais communiquer cette vie divine, que je vais communiquer cette lumière incréée », En quel sens ceux qui croient dans le Christ, ses disciples, ceux qui vont donc pouvoir bénéficier de ce don de Dieu, sont-ils ceux que le Père a donnés à son Fils ? Cela a été parfois mal interprété. Certains théologiens, – le premier a été saint Augustin d'Hippone en Occident, – ont cru que cela voulait dire que Dieu avait prédestiné seulement certains hommes à recevoir cette vie éternelle, que la vie divine ne pourrait pas être communiquée par le Christ à tous les hommes. Le Père, de toute éternité, aurait, par miséricorde, choisi certains hommes pour les sauver, mais aurait décidé, dans sa justice, de ne pas donner aux autres la grâce nécessaire pour qu'ils puissent être tirés de ce qu'Augustin appelait « la masse damnée » de l'humanité,

condamnée à l'enfer depuis le péché des premiers parents. Cela a troublé beaucoup d'âmes en Occident. Beaucoup d'âmes ont été inquiétées par cette doctrine sombre de la prédestination. Au XVII^e siècle, il y a eu en France un grand élan spirituel qui a été comme brisé parce que l'on a appelé le Jansénisme. Le Jansénisme s'était attaché, en la durcissant, à cette interprétation que saint Augustin avait donnée de la prédestination, d'un choix que Dieu aurait fait d'un petit nombre d'hommes pour les sauver, alors qu'il ne choisissait pas les autres, qui ne pourraient, dès lors, que se damner librement !

Grâce à Dieu, tous les Pères, en dehors de saint Augustin et de ses disciples, ont un tout autre enseignement. Ils nous disent que cela signifie simplement que, pour que nous puissions croire au Christ, que nous puissions adhérer au Christ, il faut que le Père nous attire, c'est-à-dire, il faut que le Père nous donne une lumière intérieure, qu'il éveille en notre cœur un attrait qui nous donne l'élan nécessaire pour adhérer au Christ. Mais cette lumière, Dieu ne la refuse a priori à aucun homme ; seulement, il faut que l'homme l'accueille librement, il faut que l'homme n'y ferme pas son cœur et son esprit.

Et ce qui ferme l'homme à ce don de Dieu, c'est essentiellement l'orgueil, l'orgueil et le manque de charité. Ce que le Christ reprochait aux scribes et aux pharisiens, c'était justement de chercher la gloire des hommes, de pratiquer le bien, de pratiquer la loi, mais finalement de le faire pour être admirés des autres, pour être reconnus des autres, et non pas pour Dieu seul. Et cela les enfermait dans leur orgueil et leur égoïsme. C'est pour cela qu'ils n'ont pas cru au Christ. Ce n'est pas parce que Dieu ne les avait pas prédestinés à être sauvés, c'est parce qu'ils ont fermé leur cœur, librement, par orgueil, au don de Dieu.

Oui, ceux qui sont au Père et qu'il a donnés au Christ, ceux qui ont déjà dans leur cœur cette lumière et cet attrait qui leur permettent de croire au Christ, ce sont ceux qui n'ont pas fermé leur cœur, qui étaient pleinement disponibles, et à qui par conséquent le Père pouvait donner cette lumière intérieure, infuser cet attrait intérieur. Déjà, lors de la confession de saint Pierre à Césarée, lorsque saint Pierre a reconnu dans le Christ le Messie, le Fils de Dieu, Jésus lui a dit que ce n'était pas la chair et le sang, que ce n'était pas simplement son intelligence humaine qui lui avait permis de faire cet acte de foi, c'était parce que le Père le lui avait révélé intérieurement.

Et le Père le révèle intérieurement par le don de son Esprit-Saint, par une lumière qui vient de l'Esprit-Saint.

Oui, si nous pouvons croire au Christ, si nous pouvons adhérer au message de sa Résurrection qui a été porté par les apôtres, qui nous a été transmis par l'Église, c'est parce que le Père nous donne cette lumière intérieure. Et encore une fois, tout homme peut la recevoir, à condition de ne pas y fermer son cœur. Et ce qui ferme le cœur au don de Dieu, c'est essentiellement l'orgueil, cet orgueil qui en même temps nous ferme aux autres parce qu'il nous porte à faire de nous-même le centre du monde, parce qu'il nous porte à nous idolâtrer nous-même. À ce moment-là, nous devenons imperméables au don de Dieu, et nous n'appartenons plus au Père. Et le Père ne peut pas nous donner à son Fils. Et le Fils ne peut pas nous communiquer la vie éternelle, cette connaissance intime du Père et du Fils dans le Saint-Esprit.

Dans l'Ancien Testament, l'auteur de l'Ecclésiastique nous dit : « *Les mystères sont révélés aux humbles.* » (Sir., 3, 19). C'est aux humbles que Dieu se communique. Déjà, à la veille du carême, dans ces dimanches qui nous y préparent, nous pouvions le percevoir à travers la parabole du Pharisien et du Publicain. Si le pharisien n'a pas été justifié, si sa prière n'a pas été accueillie par Dieu, c'est parce qu'il se glorifiait de ses bonnes œuvres. Elles étaient réelles.

Les pharisiens étaient des gens irréprochables. Mais ils aimaient être admirés des

hommes, être estimés d'eux. Alors que le publicain, lui, n'osait pas lever les yeux vers le ciel, reconnaissant ses fautes, reconnaissant sa misère. Oui, c'est dans la mesure où nous reconnaissons notre pauvreté, où nous nous reconnaissons pécheurs, où nous nous reconnaissons tellement faibles dans notre vie spirituelle, c'est dans cette mesure-là que le Père peut véritablement nous attirer vers son Fils, que le Père peut véritablement nous reconnaître comme siens et verser dans notre cœur toutes les grâces de l'Esprit-Saint, qui vont nous attirer vers le Christ. Et celui-ci nous donnera alors cette grâce de la divinisation, qui va découler de sa sainte humanité glorifiée.

Et dans toute notre vie, nous resterons alors unis, en contact étroit, avec cette sainte humanité de qui jaillit ce feu divin qui illuminera toute notre vie, notre vie la plus quotidienne, en la pénétrant du feu de la charité, du feu de l'amour du prochain. Cet amour n'est rien d'autre qu'une participation à ce que Dieu est, à l'être même de Dieu, qui est ainsi versé dans nos cœurs, qui nous est communiqué par ce charbon ardent du corps glorifié du Seigneur ressuscité.

Aujourd'hui, nous fêtons aussi le premier concile œcuménique, le concile de Nicée. Ce que le concile de Nicée a enseigné, c'est précisément que le Christ est vraiment de même nature que le Père, « *consubstantiel* » au Père, et que c'est pour cela qu'il peut nous diviniser. C'est parce que le Fils a la même nature divine que le Père qu'il peut nous communiquer une participation à cette nature. Lui est Fils par nature, il est le Fils de Dieu, l'une des personnes de la sainte Trinité, et c'est à cause de cela qu'il peut nous sanctifier, qu'il peut nous diviniser, et faire de nous, en Lui, des fils adoptifs.

Au quatrième siècle, aussitôt après la paix de l'Église, aussitôt après que l'empereur Constantin ait mis fin à ces trois siècles de persécution dont les chrétiens avaient tant souffert, il y eut dans l'Église des hommes, les Ariens, qui pensaient que le Christ était une sorte d'être intermédiaire entre Dieu et la création, qu'il n'était pas pleinement Dieu, que Dieu était tellement lointain, tellement éloigné de nous, et l'homme tellement indigne, que Dieu ne pouvait pas agir directement sur lui. Il fallait, pensaient-ils, qu'il y ait des êtres intermédiaires, – le Verbe, puis le Saint-Esprit, – mais qui n'étaient pas pleinement Dieu, qui étaient intermédiaires entre la nature divine et la nature humaine. C'était une idée qui leur était venue parce que dans le monde grec, il y avait des écoles philosophiques et des sectes religieuses qui enseignaient cela. Le Dieu suprême était si éloigné de notre monde matériel, d'une matière que l'on considérait comme mauvaise, qu'il fallait entre le monde et la multiplicité des créatures, des êtres intermédiaires. C'était une déformation profonde du Christianisme, c'était détruire la possibilité même de la divinisation de l'homme par le Fils de Dieu. Et c'est pour cela que tous les pères du concile de Nicée ont protesté, ont défini que conformément à l'enseignement des apôtres, conformément à l'enseignement de l'Évangile, le Christ était pleinement Dieu, que le Père lui a donné de toute éternité, en l'engendrant, la plénitude de la nature divine. C'est pour cela que le Christ pouvait nous sauver, parce que c'est de cette nature divine qu'il possédait, qu'émanerait ce feu divin, qui par la volonté du Père transfigurerait son corps ressuscité. Il y a donc un lien très étroit entre cette contemplation de la Résurrection et du mystère de la Pentecôte à laquelle la liturgie nous invite en ce moment, et cette commémoration du premier concile œcuménique, qui a proclamé la vérité en face de ces erreurs, qui existent toujours d'ailleurs dans certaines sectes ou dans certains mouvements religieux. C'est de cette manière que le Seigneur a permis à l'Église, au début de la grande période de paix qui a suivi celle des persécutions, de se développer, et à la sainteté de fleurir comme elle l'a fait.

À la Trinité sainte, Père, Fils et Saint-Esprit, soit la gloire dans les siècles des siècles. Amen.